

Le *Bulletin* est publié par le conseil de la Corporation des traducteurs, traductrices, terminologues et interprètes du Nouveau-Brunswick pour renseigner les membres de la Corporation sur ses activités et sur celles de la CTINB et diffuser toute nouvelle susceptible d'intéresser les membres associés aussi bien que les membres agréés.



The *Newsletter* is published by the Corporation of Translators, Terminologists and Interpreters of New Brunswick Board to keep Corporation members informed of its activities and those of the Corporation. It presents all news likely to be of interest to both associate and certified members.

Mot du responsable

Voici enfin le deuxième numéro du *Bulletin* pour l'exercice courant. Il ne fait sans doute pas le printemps, comme l'hirondelle, mais il vous présente une longue conférence de Marion Macfarlane sur les embûches de la traduction parlementaire ainsi qu'un condensé d'une entrevue accordée par l'interprète Louise Béland à une journaliste du *Telegraph-Journal*. Notre collègue assure désormais l'interprétation des séances du conseil municipal de Saint John.

En outre, la minuscule équipe qui veille à produire bon an mal an les trois numéros de ce modeste organe de la CTINB a besoin de sang neuf. Les bonnes âmes sont invitées à se manifester et à proposer leur candidature au président, Alain Otis.

Merci de votre collaboration et bon été à tous et à toutes.

Le responsable du *Bulletin*

Message from the Editor

Here at last is the second issue of the *Newsletter* for this year. Like the first robin, it does not necessarily mean spring is here, but it does bring you a lengthy paper by Marion Macfarlane on the pitfalls of parliamentary translation as well as a condensed version of an interview given by interpreter Louise Béland to a reporter from the *Telegraph-Journal*. Our colleague now provides interpretation at the sittings of Saint John's Common Council.

In addition, the tiny team which makes sure that three issues of this modest CTINB mouthpiece come out without fail every year needs new blood. We appeal to the generosity of our members and invite all those who are interested in helping out to make themselves known to the President, Alain Otis.

Thank you for your cooperation, and have a great summer.

The Editor

La traduction parlementaire dans une province bilingue : quand l'éloquence se frotte à la réalité

Nous vous présentons ci-dessous, en traduction, le texte d'une conférence donnée par Marion Macfarlane, membre agréée de la CTINB, à la Slavonice International Translators Conference, qui a eu lieu en 2001, en République tchèque.

Mesdames et messieurs, chers collègues —ou devrais-je dire compagnons d'armes? —, permettez-moi d'aborder avec vous certains aspects moins connus de la traduction parlementaire dans une administration officiellement bilingue et de commencer par une citation :

Monsieur le président, de toute évidence, mon cher ami se montre glagoteux; en fait, comme je l'ai déjà dit, je pense qu'il devrait

Parliamentary Translation in a Bilingual Province: Where the Rhetoric Hits the Pavement

The following is the text of a paper presented by certified CTINB member Marion Macfarlane at the Slavonice International Translators Conference held in the Czech Republic in September 2001.

Ladies and Gentlemen, fellow translators—or should I say companions in arms?—I would like to share with you some lesser-known aspects of parliamentary translation in the specific context of an officially bilingual jurisdiction. Let me start with a quote:

Mr. Chairman, it is quite obvious that my hon. friend is being sherquacious; in fact, it would appear to me that he should be

Dans ce numéro/In This Issue

Mot du responsable du
Bulletin/Message from the
Editor

La traduction parlementaire/
Parliamentary Translation

Entrevue de Louise Béland/
Interview with Louise Béland

Nouveauté

donner son spectacle dans un fornicatorium. Manifestement, il défend une nouvelle philosophie politique, probablement le tintinnabulisme, à moins qu'il ne soit atteint de languopatite aigüe. J'irais jusqu'à dire qu'il nous impressionnerait davantage s'il nous servait ses éructations en Javadanais. Le fait qu'il n'ait pas ses lunettes sur le nez n'y est pour rien.

Il ne faut pas en vouloir à l'auditeur de se demander si cet extrait est vraiment dans une langue connue ou s'il contient des mots ésotériques d'une langue spécialisée. En réalité, le passage illustre le genre de défi que doivent quelquefois relever les traducteurs parlementaires au Nouveau-Brunswick, seule province du Canada officiellement bilingue, où les députés de l'Assemblée législative jouissent du droit de s'exprimer en anglais ou en français depuis que la *Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick* a été adoptée en 1969. L'article 4 de la loi prévoit que « les procès-verbaux et les rapports de toutes séances de l'Assemblée législative ou de l'un de ses comités doivent être imprimés dans les langues officielles ». L'obligation est enchâssée dans la *Loi constitutionnelle de 1982*, qui dispose également que les versions des deux langues officielles ont la même valeur. Les deux textes législatifs traduisent la réalité du Nouveau-Brunswick, car le français est la langue maternelle de près du tiers de la population.

Pour ses débats, l'Assemblée dispose de la traduction simultanée, et les délibérations sont consignées pour la postérité, dans les deux langues officielles, dans le *Journal des débats* (le hansard), aux innombrables volumes. Chaque page de ses lourds tomes se divise en deux colonnes, la gauche contenant la transcription des délibérations en langue originale, et la droite comportant la traduction en regard. Cette disposition, dans laquelle les langues alternent d'une colonne à l'autre, ne va pas sans contraintes, notamment la nécessité de l'uniformité terminologique entre les textes de l'une ou de l'autre colonne. Puisque le lecteur de la traduction peut à tout moment vérifier l'exactitude du propos en consultant l'original, il importe d'éviter la confusion et respecter le choix terminologique et la phraséologie du locuteur sans occulter les occurrences où une expression fautive est remplacée par un terme juste — au contraire de la transcription, la traduction n'échappe pas aux règles de la syntaxe et du bon usage de la langue écrite.

La traduction de ces milliers de mots prononcés au cours d'une session et consignés sur papier est l'une des fonctions du personnel de la Traduction des débats, qui se charge aussi de traduire les discours avant qu'ils ne soient prononcés à l'Assemblée ainsi que les autres documents produits par l'Assemblée législative. À titre d'exemple de ce que ce travail représente, au cours de l'exercice de 1999-2000, plus de 1,9 million de mots sont passés d'une langue à l'autre. Environ 89 % de l'effort de traduction au cours de cet exercice est fait vers

performing . . . in a fornicatorium. He obviously is advocating some new type of political philosophy, probably crotchocratism, or possibly he is struck down with tonguetipitis. I would venture the opinion that members would be more impressed if the hon. gentleman delivered his orations in Swinephone. The fact he hasn't his glasses on, so he is not quadocular, is really of no account.

Listeners may be forgiven for wondering whether this extract is indeed English as we know it, or whether perhaps some of the words used are arcane terms from some specialized field. In fact, this passage is an example of the kind of challenge sometimes faced by parliamentary translators in New Brunswick, Canada's only officially bilingual province, where Members of the Legislative Assembly have had the right to express themselves in either English or French ever since the *Official Languages of New Brunswick Act* became law in 1969. Under section 4 of the Act, "Records and reports of any proceeding of the Legislative Assembly or committee thereof are to be printed in the official languages". This requirement is enshrined in the *Canadian Constitution Act, 1982*, which further specifies that both language versions are equally authoritative. Both pieces of legislation reflect the New Brunswick reality, since French is the first language of nearly one third of the province's population.

Simultaneous translation services are provided during debates in the House, while the proceedings are recorded for posterity in both official languages, in the many-volumed *Journal of Debates* (Hansard). Each page of these weighty tomes is divided into two columns, the left-hand column containing the transcription of the debate in the original language, with the translation opposite, in the right-hand column. This format, in which languages criss-cross from one column to the other, imposes certain constraints, in particular the need to ensure terminological consistency between the texts in either column. Since the reader of the translation may well refer back to the original to check what was actually said, it becomes important to avoid confusion by respecting the speaker's choice of terminology and phraseology, while making it clear when an incorrect expression is replaced by the correct term—the translation, unlike the transcription, being governed by the rules of syntax and correct usage of the written language.

Translating this record of the thousands of words spoken during each legislative session is one of the duties of Debates Translation staff, who are also responsible for translating speeches prior to delivery in the House as well as other documents produced by the Legislative Assembly. To give you an idea of the volume this represents, during the 1999-2000 fiscal year, over 1.9 million words were translated. Approximately 89% of translation for that year was into French, the balance being into English; all translators at Debates are expected to translate into both official languages.

le français, le reste étant vers l'anglais. Il est prévu que tous les artisans de la Traduction des débats traduisent dans les deux sens.

Dans l'extrait cité, le traducteur ou la traductrice anonyme mérite des félicitations pour avoir rendu les néologismes amusants du député dans un français fantaisiste sans trop s'écarter du ton officiel que l'on choisit d'adopter à l'Assemblée.

Comme c'est le cas pour tous les domaines de la traduction, il faut d'abord respecter le niveau de la langue de départ. En général, les traducteurs parlementaires ont affaire à deux niveaux de langue très différents : d'une part, les tournures très officielles du langage associé à la procédure parlementaire, les expressions figées et les allocutions écrites, et, d'autre part, les propos plus détendus des débats tenus par les membres de l'Assemblée législative, et au cours desquels parfois les esprits s'échauffent, tandis que les députés questionnent les ministres sur leurs prévisions budgétaires, discutent du bien-fondé d'un projet de loi ou réprimandent le gouvernement sur ses prétendus péchés d'omission ou de commission.

Comme l'indique l'introduction du code *Jurisprudence parlementaire de Beauséne : Règlement annoté et formulaire de la Chambre des communes du Canada*, depuis longtemps considéré comme le bréviaire de la procédure parlementaire du Canada, « il arrive que le nouvel élu, le fonctionnaire récemment nommé ou le chercheur ne soient pas initiés au vocabulaire parlementaire. Ils se trouvent aux prises avec la terminologie politique, certes, mais aussi avec des expressions de tous les jours ». Figurent parmi ces mots « délibérations » et « privilège ». Le traducteur parlementaire doit être au fait de ces distinctions et veiller à les rendre dans son texte. Pour l'aider à respecter les contraintes inhérentes à cette forme de traduction, il existe un corpus d'ouvrages de référence qui, à première vue, peut paraître déconcertant, mais qui est essentiel pour favoriser l'uniformité, surtout s'agissant de la traduction en équipe de l'énorme et « éternel chantier » qu'est le hansard.

Rien de tout cela ne semble sortir particulièrement de l'ordinaire. Après tout, nombreux sont les traducteurs qui doivent avoir une excellente connaissance de la terminologie et de l'usage de langues spécialisées. Ce qui distingue la présente forme de traduction des autres, c'est l'étendue des sujets abordés, parfois très en profondeur, et en particulier surtout en langue parlée, nettement plus employée que la langue écrite dans l'enceinte parlementaire. Les propos sont élaborés en vue d'un effet auditif maximal et ont tendance à être émaillés de phrases chocs destinées à se fixer à l'esprit de l'auditeur.

Ainsi, le gouvernement en exercice, désireux de se distinguer de l'administration précédente, a forgé l'expression (quoique de forme fautive en anglais) « managing smarter – mieux gérer »

In the case quoted earlier, to his or her credit, the anonymous translator did a fine job of rendering the playful neologisms of the honourable gentleman in equally whimsical French, while managing to retain the rather formal tone chosen for debate in the House.

As with translation in all fields, one of the major concerns lies in respecting the language register of the original text. Parliamentary translators generally encounter two very different registers: the highly formal turns of phrase associated with parliamentary procedure, set expressions, and prepared speeches, and the somewhat more informal discourse of actual debate, when Members of the Legislative Assembly may get quite heated while challenging ministers on their budget estimates, discussing the merits of proposed legislation, or taking the government to task on its alleged sins of omission or commission.

As stated in the introduction to *Beauséne's Rules & Forms of the House of Commons of Canada*, long regarded as the Bible of Canadian parliamentary procedure, "The vocabulary of Parliament is sometimes new to those brought into contact with it for the first time . . . In addition to the political lexicon, one is confronted with expressions used in ordinary conversation that take on special meaning in Parliament." Two such words are "proceedings" and "privilege". Parliamentary translators have to be aware of such distinctions and take care to reproduce them in translation. To assist them in respecting the constraints inherent in this form of translation, there is a body of in-house reference material which at first glance may seem daunting but which is essential to ensuring consistency, especially in the team-based translation of the major "work in progress," Hansard.

None of this may seem particularly out-of-the-ordinary; after all, many translators have to master specialized terminology and usage. What does set this form of translation apart from many others is the wide array of subject areas covered, often in considerable depth, and, in particular, the fact that the spoken rather than the written word dominates in the parliamentary arena. Speeches are crafted with a view to maximum aural impact and tend to be liberally sprinkled with catch phrases intended to stick in listeners' minds.

Thus, the current government, intent on distinguishing itself from the previous administration, coined the (albeit ungrammatical) phrase "managing smarter" as one of the planks of its election

inscrite à son menu électoral. Le traducteur doit d'abord vérifier si l'on n'a pas déjà choisi un équivalent français officiel et, si rien n'a été fait, proposer une bonne traduction qui frappe l'esprit, un slogan, qu'il faut par la suite reprendre fidèlement dans tous les énoncés où il reviendra inmanquablement. Également, évoquant le programme phare Chances égales pour tous d'un précédent gouvernement, le premier ministre actuel a donné le ton de son mandat en truffant son discours du slogan « Greater Opportunity – de meilleures perspectives ». Dans ce cas, il faut dénicher la traduction initiale et l'adapter pour qu'elle ait la même résonance à l'esprit des gens.

Certes, il revient à l'opposition de dégonfler les prétentions du gouvernement en pratiquant des trous dans la baudruche de sa politique. Elle se prête à l'exercice à cœur joie et privilégie notamment une image mémorable pour caractériser ses opposants et leurs actions. Dans sa réponse à la présentation d'un budget récent, un député de l'opposition a choisi de recourir aux films de James Bond et de faire tenir à certains « députés d'en face » le rôle des ennemis de James Bond avec leurs « complots et projets grandioses élaborés en secret » mais « qui ont tendance à être très médiocrement exécutés. » Le ministre des Finances est ainsi comparé à Goldfinger. Par son budget, « le ministre est bien en voie de réaliser sa propre opération Grand chelem : un gouvernement aminci ayant des budgets réduits et une économie radioactive », dans « laquelle tout opposant au projet pouvait être éliminé ou, selon la terminologie du gouvernement, redéployé ».

Voilà qui est bien, mais cela place le traducteur devant plusieurs difficultés. Outre l'obligation évidente de trouver des termes convenant à la fois aux films d'espionnage et à la politique économique, il faut procéder à des recherches sur les versions françaises du film, car il faut reprendre les termes et les phrases qu'elles contiennent pour que les auditeurs francophones s'y retrouvent aussi rapidement que les anglophones. Si la traduction de la fameuse phrase de Goldfinger : « There is no cause for alarm, Gentlemen – il n'y a pas lieu de s'inquiéter, Messieurs », n'évoque rien chez l'auditeur francophone, l'effet comique est en partie raté.

Cependant, cette recherche est plus facile à dire qu'à faire, car des versions françaises différentes du même film peuvent être distribuées dans les marchés québécois et français. Par exemple, dans le même discours, l'orateur puise cette fois dans la parodie du film de James Bond et compare le jeune premier ministre et son ministre des Finances à Austin Powers et à son sempiternel ennemi, Dr. Evil, du film *L'espion qui m'a tirée*. Citons le discours : « Comme notre premier ministre, le D^r Terreur vient des années 1960. En 1999, il revient sur terre pour y semer la terreur et la destruction massive et pour voler le « mojo » de quelqu'un. Fait curieux, après être resté congelé pendant 30 ans, le D^r Terreur se rend compte que ses idées et méthodes sont un peu démodées... ». Dans la version du film distribuée en France, Dr. Evil devient le D^r Denfer tandis que dans son adaptation

platform. Translators have first to check into whether an official French equivalent has already been coined, and if not, come up with a suitably snappy translation, a watchword that must then be adhered to faithfully in all future pronouncements in which it will, inevitably, recur. Similarly, harking back to a previous government's landmark Equal Opportunity program, the current Premier set the tone for his mandate by peppering a speech with the slogan "Greater Opportunity". In this case, the original translation must be tracked down and adapted to create the same resonance in people's minds.

It falls, of course, to the Opposition to burst the government's pretty balloon by poking holes in its policies. This it usually does with great glee, and one weapon is the creation of a memorable image to characterize its opponents and their actions. In responding to a recent budget, one Opposition member chose imagery from James Bond movies, presenting some of the "honourable members opposite" as notorious Bond villains, with their "grandiose plans and schemes which have been secretly developed" but "tend to be very poorly executed". The Minister of Finance is likened to Goldfinger, tabling a budget that is his way of "achieving his very own Operation Grand Slam: a downsized government with reduced budgets and a radioactive economy" in which "anyone who interfered with it [the plan] was a target for elimination or, to use the government's language, redeployment".

This is all very well, but it poses several problems for the translator. Apart from the obvious challenge of finding terminology applicable both to spy movies and economic policy, French versions of the film have to be researched in order to reproduce the terminology and phrases used in them, which must be as instantly recognizable to a Francophone audience as they are to English speakers. If the translation of Goldfinger's famous saying, "There is no cause for alarm, Gentlemen," does not ring a bell in the listener, the humorous effect is at least partly lost.

Such research is easier said than done, however, because different French versions of the same film may be released for the French and Quebec markets. In the same speech, for instance, the youthful Premier and his Finance Minister are compared to the James Bond imitation, Austin Powers, and his arch nemesis, Dr. Evil, from the film *The Spy Who Shagged Me*. To quote: "Like our Premier, Dr. Evil is from the sixties. In 1999, he returns to earth to bring about terror and mass destruction and to steal someone's mojo. The funny part is that, having been frozen for 30 years, Dr. Evil finds his ideas and methods a bit out of date . . ." In the version of the film released in France, Dr. Evil became "le D^r Denfer", whereas in the Quebec adaptation, the equivalent chosen was "le D^r Terreur." Although the first version was a more ingenious translation, it was preferable to opt for the second because the

québécoise, l'équivalent choisi est le D Terreur. Bien que la première version fût plus ingénieuse, il était préférable d'opter pour la seconde, car il était fort probable que les auditeurs du discours comprennent la référence sur-le-champ, et donc le trait d'humour.

Il était donc très difficile (de plus d'une façon) de rendre justice à chaque phrase-clé de ce discours en raison des jeux de mots. Je cite : « Monsieur le président, comme la célèbre boisson de James Bond, les gens du Nouveau-Brunswick sont secoués plus qu'émus après neuf mois du gouvernement actuel. Notre seule consolation est que, contrairement aux diamants, les gouvernements ne sont pas éternels. » Vu qu'il s'agit d'une période de comparaison filée, il n'y a pas lieu de s'écarter de l'image et de choisir un équivalent français qui serait peut-être plus idiomatique dans les mêmes circonstances — encore qu'il soit toujours possible que la traduction “ fidèle ” donne l'impression d'être tirée par les cheveux et nettement dépourvue d'effet comique.

L'emploi à l'Assemblée d'insinuations et de renvois à des controverses récentes caractérise également les discours. Même si quelquefois ils peuvent être rendus « directement » sans qu'il soit nécessaire de connaître les questions évoquées, il est souvent essentiel d'être au fait de l'actualité locale pour saisir les railleries à caractère politique et en rendre le sens en traduction. En voici un exemple, qui a sans doute fait s'esclaffer les auditeurs « au parfum ».

J'ai réussi à obtenir copie du menu du dîner à 1 000 \$ le couvert tenu samedi par les Conservateurs. Le voici : hors-d'oeuvre constitués de pâté de faune en charpie sur les routes du MT. L'entrée sera composée de boulettes de viande ayant échappé au contrôle sanitaire, nappées d'une lourde sauce aux champignons magiques cueillis au pied de souches d'érable moucheté en décomposition, servies avec pilaf aux pommes de terre génétiquement modifiées ou avec pattes de crabe subventionnées à la queen, accompagnées de crosses de fougères, saupoudrées de sédiments séchés de la Petitcodiac.

Le repas sera arrosé de vin de bleuet Méga Bleu. Il est peu probable que l'on puisse déguster cette année le Méga Bleu nouveau, car le Programme de développement des terres a été aboli. Pour dessert, une mousse d'orignal peu banale en voie de disparition, et le repas se terminera par un café follet flambé avec, normalement, un soupçon de lait de vache folle. Heureusement, aucune vache folle n'a été dépistée cette année, mais on a noté beaucoup de fermiers enragés.

Le divertissement sera confié au ministère des Transports. Il s'agit d'une sélection de On the Road Again, The Long and Winding Road et Goodbye Country Road. [séance 44 du hansard, le 10 mai 2000; traduction officieuse]

local audience would be more likely to get the reference, and therefore the joke, immediately.

Doing justice to the punch line (in more ways than one) in this speech was quite a challenge, due to the play on words. I quote: “Mr. Speaker, like the famous Bond drink, New Brunswickers are more shaken than stirred after nine months of this government. Our only consolation is that governments, unlike diamonds, are not forever.” As this is the climax of an extended simile, there is no question of departing now from this image and choosing a French equivalent that might be more idiomatic in the same circumstances—yet there is always a risk that the resulting “faithful” translation will sound forced and distinctly unfunny.

Another characteristic of speeches delivered in the House is the use of innuendo and references to recent controversies. Although in some cases these can be translated “straight” without prior knowledge of the issues involved, it is often essential to be up-to-date with local current affairs in order to catch the politically-motivated jibes and reflect them in translation. Consider the following, which doubtless had listeners “in the know” rolling in the aisles:

I have managed to obtain a copy of the menu for the \$1 000-a-ticket Tory dinner on Saturday. The appetizer will be DOT roadkill pâté. The entrée will be uninspected meatballs covered with a thick, wild magic mushroom sauce from mushrooms picked at the base of rotting bird's-eye maple stumps, served with genetically modified potato pilaf, or subsidized crab legs à la queen, served with fiddleheads, dusted with dried Petitcodiac River sediment.

The wine will be aged Mega Blueberry wine. We are not likely to see Blueberry Nouveau this year, because of the loss of the land development program. The dessert will be disappearing moose mousse, served with crazy café flambé and usually a hint of mad cow milk. Fortunately, we could not find any mad cows this year, but we discovered there were plenty of mad farmers.

The entertainment will be provided by the Minister of Transportation: a medley of songs including “On the Road Again”, “The Long and Winding Road”, and “Goodbye Country Road”. [Hansard, Daily Sitting 44, May 10, 2000]

Ce *tour de force* est chargé de pointes à l'adresse du ministère de l'Agriculture, des Pêches et de l'Aquaculture, récemment créé — méchamment surnommé le ministère des « Fish and Chips », mais c'est une autre histoire —, résultat de la fusion difficilement consommée de deux ministères. La plupart du temps, le traducteur digne de ce nom trouvera le terme exact, bien qu'il soit utile de savoir que MT (DOT - Department of Transportation) signifie ministère des Transports, que « roadkill » est principalement un terme nord-américain qui renvoie aux animaux victimes de véhicules routiers, et que les « fiddleheads » sont des crosses de fougères, c'est-à-dire de jeunes frondes de variétés de fougères comestibles, un plat de choix local. La référence au vin Méga Bleu peut créer des difficultés, car Méga Bleu est le nom d'une société locale de production de myrtilles (bleuets), et l'appellation doit passer telle quelle en traduction pour que l'allusion soit comprise. En revanche, c'est dans les dernières phrases que l'affaire se complique. Il est quasi impossible de trouver un équivalent français amusant aux homophones de « disappearing moose mousse »; quoi qu'il en soit, le traducteur doit savoir que « orignal » et non « élan » est le terme courant en Amérique du nord francophone pour cet animal emblématique du Canada. Les Européens et Nord-Américains comprendront de la même manière l'allusion à la maladie de la vache folle, mais il faut bien connaître le milieu pour savoir que « mad farmers » n'a rien à voir avec la folie d'agriculteurs, mais indique plutôt que ceux-ci sont furieux contre des mesures prises récemment par le gouvernement à l'encontre de leur moyen de subsistance. Enfin, que faire de la série de titres de chansons, tous liées à la route? Ce sont autant d'airs populaires, facilement reconnaissables par des anglophones nord-américains, mais existe-t-il des équivalents français liés au thème de la route? Si non, est-il préférable de les inventer ou de conserver simplement les titres anglais?

Les députés de l'opposition ont souvent recours à une autre tactique : transformer des expressions utilisées dans les discours et énoncés du gouvernement. Le tour comprend des jeux de mots, qui sont notoirement difficiles à traduire. Par exemple, en réponse à une allocution lestée de pierres angulaires, un député a eu cette réplique : « Si le financement préétabli de la santé est la pierre angulaire du discours du trône, le premier ministre et le gouvernement constateront bientôt, à leur grand dépit, que la pierre angulaire a toutes les apparences d'une pierre meulière. » Le nom d'un ancien premier ministre, Frank McKenna, fournissait des armes aux députés de l'opposition — et des problèmes aux traducteurs — dès que l'action de son gouvernement ne leur paraissait pas « franche » ou correcte. Se sentant particulièrement inspirés, en dépit de ce que le Règlement interdit la poésie, des députés peuvent se laisser aller à des distiques rimés, comme l'atteste l'effort poétique qui suit à la gloire du premier ministre actuel, Bernard Lord, dont le nom se prête au jeu de mot :

*À leur première session, délaissés par François,
Ces pauvres Libéraux nous semblent aux abois.*

This tour de force is chock-full of digs at the recently-created Department of Agriculture, Fisheries and Aquaculture (cheekily dubbed the Fish and Chips Department, but that's another story), the result of a then barely-digested amalgamation of two government departments. In most cases, any translator worth his or her salt will find the correct terminology, though it does help to know that "DOT" is short for "Department of Transportation", that "roadkill" is a chiefly North American term for animals killed by vehicles on the road, and that "fiddleheads" are edible fern fronds, a local delicacy. The reference to "Mega Blueberry wine" may cause problems, as Mega Bleu is the name of a local blueberry-producing company and should therefore be kept intact in translation to retain the allusion. However, it is in the final few sentences that things get tricky. It is well-nigh impossible to find an amusing French equivalent to the homophones in "disappearing moose mousse", but in any case, the translator needs to be aware that "orignal" and not "élan" is the common term in Francophone North America for this emblematic Canadian creature. Europeans and North Americans alike will recognize the allusion to mad cow disease, but it takes inside knowledge to realize that the "mad farmers" referred to are not crazy but furious at recent government measures affecting their livelihood. Finally, what does one do about the series of song titles, all referring to roads? These are all popular favourites, easily recognizable to the English-speaking North American, but are there French equivalents which pick up the theme of roads? If not, is it better to invent them or to retain the English titles?

Another tactic frequently used by Opposition members is that of giving a different twist to expressions used in government speeches or statements. This often involves wordplay, which is notoriously hard to translate. For instance, in reply to a speech heavy on cornerstones, one member came up with this: "If formula financing of health is the cornerstone of the throne speech, the Premier and the government may soon find to their chagrin that the cornerstone has all the earmarks of a millstone." The name of a former Premier, Frank McKenna, provided ammunition for Opposition members—and problems for translators—whenever his government's actions were deemed to be far from frank and above-board. When feeling particularly inspired, despite a Standing Rule forbidding poetry, members may even burst into rhyming couplets, such as this effort in support of the current Premier, Bernard Lord, whose surname also lends itself to wordplay:

*It was the Liberals' first session without their Frank,
And I must say, they really stank.*

*La chose est bien connue, victime du hasard,
Ce malheureux Raymond est un boiteux canard.*

[...]

*De ces trois Libéraux, tout comme à demi-morts,
Aucun ne fait le poids contre notre grand Lord.*

[Traduction officieuse.]

Enfin, la traduction de discours exige que l'on prête attention à l'euphonie et que l'on évite les mots imprononçables, surtout lorsque des parties de l'allocution doivent être prononcées en français par des locuteurs non francophones désireux de montrer qu'ils veulent bien dire certains paragraphes dans l'autre langue officielle. Ainsi, s'agissant de mentionner les habitants de la province, il vaut mieux employer l'expression sans distinction de sexe, donc acceptable, « gens du Nouveau-Brunswick » au lieu de « Néo-Brunswickois et Néo-Brunswickoises », une chausse-trappe phonétique éventuelle pour le locuteur.

En dépit du fait que la procédure parlementaire et l'encadrement passablement rigide des débats puissent être tenus pour camisole de force par certains, la prédominance de la langue parlée fait en sorte que l'imprévu est souvent au rendez-vous. Les discours écrits, soigneusement traduits, retrouvent parfois une vie propre lorsque les locuteurs, poussés par l'inspiration, s'écartent de leur texte, enjolivent le propos ici, l'élaguent là. L'expression, « Priorité au discours prononcé », prend l'allure de mise en garde en tête de chaque texte et indique que le discours tel qu'il est prononcé a la primauté et deviendra la version officielle. Un seul mot remplacé peut entièrement modifier le sens d'une phrase, ce qui oblige à la reformuler entièrement à la traduction.

Toutefois, c'est au cours de la période de questions orales et dans le feu croisé du débat, au moment où les députés doivent s'exprimer de manière impromptue, que la réalité s'anime. La langue devient alors tout à fait familière et se trouve fortement émaillée de mots-valise, à forte connotation politique ou autre. Il faut trouver des équivalents acceptables à des néologismes comme « rightsizing », lequel vise à conférer un caractère positif à la réduction de l'effectif, ou à des mots utilisés à tout bout de champ pendant un certain temps dans des domaines, comme « flow », alors utilisé *ad nauseam* — sous forme de nom, de verbe, même transitif, (« We'll flow the funds down » - « Nous allons affecter les fonds à... » — lorsqu'il est question de ressources financières, ou même le mot « thrust », substitut dynamique à la mode pour dire « focus » (The thrust of this budget is to ... - Le budget a pour thème...) pour mettre en évidence la méthode proactive (en voilà un autre!) utilisée par le gouvernement. À ces termes s'ajoutent les inventions du cru des députés, souvent à connotation péjorative, qui ont l'air de participer de la terminologie spécialisée, mais qui ne figurent dans aucun lexique, tels que « management drift - gestion à la traîne », pour signifier qu'il s'agit d'une méthode nettement réactive.

*With poor old Ray not having much luck,
We all think he is just a lame duck.*

[. . .]

*These three Liberals are all they could afford,
None of them can stand a chance against our Lord.*

Finally, speech translation requires attention to euphony and avoidance of the unpronounceable, especially when parts of speeches are to be translated into French for non-native speakers who want to show willing by delivering certain paragraphs in the other official language. Thus, when referring to residents of the province, it is preferable to use the gender-neutral and therefore acceptable phrase “gens du Nouveau-Brunswick” rather than the other solution, “Néo-Brunswickois et Néo-Brunswickoises”, a tongue-twister over which the speaker is bound to stumble.

Despite what some may consider the straitjacket of parliamentary formality and the fairly rigid structuring of debate, the predominance of the spoken word means that the unexpected is often the order of the day. Prepared speeches, carefully translated in advance, sometimes develop a life of their own as speakers stray from their texts, embellishing here, cropping there, in the flush of inspiration. The phrase “Check on Delivery” sounds the alarm bell at the beginning of every text, indicating that the speech as delivered takes precedence and will become the official version. A single word changed can totally alter the meaning of a sentence, requiring a reworking of the entire sentence structure in translation.

However, it is during oral question period and in the cut and thrust of debate, when members have to think on their feet, that things get really interesting. Language takes a distinctly colloquial turn and is often liberally sprinkled with buzz words, politically-loaded or otherwise. Suitable equivalents have to be found for neologisms like “rightsizing”, designed to put a positive spin on downsizing, and for words which catch on for a while in certain subject areas, like “flow”, once used in every conceivable way—as a noun, a verb, even transitively (“We'll flow the funds down”)—when discussing finance, or even “thrust” itself, in vogue at one point as a particularly dynamic way of saying “focus” (“The thrust of this budget is to . . .) to underscore the government's proactive (there's another one!) approach. To these terms are added invented ones, often with a pejorative tinge, which sound as if they might be specialized terminology but can be found in no lexicon, such as “management by drift”, intended to convey a distinctly reactive approach.

De plus, les députés raffolent d'images puisées dans les récits folkloriques ou les contes de fée, qui ressortissent au patrimoine culturel de leur groupe linguistique et peuvent être utiles pour caractériser ou stigmatiser les opposants ou leurs comportements d'une manière qui frappe sur-le-champ l'imagination de l'auditeur. Ces mots alimentent à leur tour le « folklore » de l'Assemblée et sont mis à contribution à leur juste valeur dans les mois qui suivent, refaisant surface pendant des années et des années. Certains de ces symboles sont bien connus des communautés linguistiques française et anglaise, mais pas tous. À titre d'exemple, je cite l'histoire de *Chicken-Licken* (*Chicken Little* en Amérique du Nord), le malheureux poussin, frappé sur la tête par un gland tombé de l'arbre, qui présume tout de go que le ciel est en train de s'effondrer et qui sème la panique chez tous les animaux de la ferme. Très familier des locuteurs d'ascendance britannique mais non de ceux de lignée française, ce conte ne franchit pas facilement les clivages culturels, comme je l'ai découvert lorsque des collègues francophones intrigués m'ont demandé de leur en fournir l'explication. Vous pouvez imaginer le dilemme du traducteur, mais la difficulté ne s'est pas dissipée — pendant assez longtemps, *Chicken Little* revenait fréquemment dans les débats pour qualifier quiconque était jugé alarmiste.

Ce genre de termes se transforment d'une certaine manière en blagues à répétition qui hantent les débats de l'Assemblée et qu'il suffit à peine d'évoquer pour qu'ils fassent leurs effets. Ainsi, les traducteurs peuvent tomber sur des allusions qui n'évoquent absolument rien chez eux jusqu'à ce qu'ils découvrent, après avoir consulté un collègue chevronné, ce qui en fut le contexte d'origine. Par exemple, un député de l'opposition officielle s'est mis récemment à faire des déclarations intitulées *Nouvelles du front*, qui visaient à tourner en dérision les reculs du gouvernement en les présentant dans le style des dépêches militaires expédiées du front. Les mots « Monsieur le Président, j'ai des nouvelles du front » sont devenus un cri de ralliement, qui suscitait l'hilarité de l'opposition et la réprobation des rangs du gouvernement. Ces mots sont tellement entrés dans les moeurs et coutumes de l'Assemblée qu'ils reviendront sans doute hanter les futurs traducteurs.

Il est intéressant de noter que, même si ce député de l'opposition se faisait d'habitude un point d'honneur de s'exprimer dans sa langue, le français, il a prononcé l'essentiel de son allocution en anglais, conscient du fait que l'allusion n'aurait pas la même portée en français. Ce genre de manifestation perd inmanquablement à la traduction. Au fait de cette réalité, les députés francophones — en dépit du droit dont ils jouissent d'employer leur langue et de la grande qualité des services d'interprétation simultanée — passent souvent à l'anglais quand ils s'adressent aux députés anglophones, pour s'assurer d'avoir été bien compris.

En fait, une administration bilingue a notamment comme particularité que plus les députés francophones sont immergés

Members also have a predilection for images drawn from folk and fairy tales, which are part of the shared cultural heritage of their language group and can be useful for characterizing (or caricaturing) opponents or their attitudes in a way that immediately strikes a chord in the listener. These become, in turn, part of the “folklore” of the House and are milked for all they are worth over the ensuing months, often recurring for years on end. Some of these references are familiar to both the French and English linguistic communities, but not all. One example is the story of “Chicken-Licken” (“Chicken Little” in North America), the hapless chick who was hit on the head by a falling acorn, immediately assumed the sky was falling down, and spread panic among the farmyard animals. As this tale is well-known to an audience with British roots but not to those of French extraction, it does not easily cross the cultural divide, as I discovered when my Francophone colleagues approached me in puzzlement, asking for an explanation. You can imagine the translation dilemma involved, but the problem did not go away—for quite some time thereafter, “Chicken Little” resurfaced frequently as an epithet whenever anyone was considered alarmist.

Such terms become, in a sense, running jokes in the House and need only be mentioned elliptically for their full impact to be felt. This means that translators may come across cryptic references which mean precious little to them until they find out, through research or from a senior colleague, what the original context was. For instance, one member of the Official Opposition recently took to delivering statements entitled “News from the Front”, which poked fun at the government's setbacks by describing them in the style of a military dispatch from the front lines of war. The words “Mr. Speaker, I have News from the Front” became a kind of rallying cry, provoking cheers from the Opposition and groans from the government benches, and are now so firmly entrenched in the lore and parlance of the House that they will doubtless come back to haunt future translators.

It is interesting to note that, while this Opposition member usually made a point of speaking his mother tongue, French, in the House, he delivered most of these statements in English, indicating his awareness that the allusion would not have the same impact in French. Inevitably, such outbursts will lose in translation. Conscious of this, Francophone members—despite their right to use their own language and the high-quality simultaneous interpretation services provided—often switch to English when addressing Anglophone members, to make sure a point will really hit home.

In fact, one peculiarity of the situation in a bilingual jurisdiction is that, the longer Francophone members are immersed in a

dans un milieu très majoritairement anglophone, comme celui de la ville de Fredericton où se trouve l'Assemblée législative, plus ils subissent l'influence de l'anglais. Non seulement ceux-ci privilégient parfois la pratique de l'anglais à la Chambre, mais encore leur français est « contaminé » par l'anglais. Ainsi, dans leur travail vers l'anglais, les traducteurs tombent quelquefois sur des mots ou des expressions en français qui peuvent leur paraître étranges à première vue, mais qui, à la réflexion, se révèlent être des termes ou des tournures de phrase inspirés de l'anglais. Dans les débats, en raison de la spontanéité des propos, les députés francophones peuvent être incapables, sur le coup, de trouver l'équivalent français idiomatique d'une expression comme « to deliver the goods » employée de manière figurée — comme dans « the government has failed to deliver the goods on health care » — et en viennent à dire littéralement en français « livrer la marchandise », ce qui ne signifie rien pour un unilingue francophone. S'agissant des anglicismes, des faux amis et des emprunts à l'anglais, les traducteurs qui travaillent du français vers l'anglais doivent constamment être aux aguets, à la fois en raison de l'influence assimilatrice de l'anglais à l'Assemblée et du fait que les députés peuvent passer au « chiac », une variété locale du français formée d'un curieux mélange de français et d'anglais pratiqué dans une partie du Nouveau-Brunswick et qui ne peut être compris que si l'on connaît les deux langues.

L'inverse est beaucoup moins fréquent, car il est moins probable que les députés anglophones sachent s'exprimer couramment dans l'autre langue officielle, pour des raisons historiques; de ce fait, leur langue n'est pas sujette à un métissage avec le français. Par contre, lorsque les députés francophones passent à l'anglais, les traducteurs doivent être attentifs aux expressions enracinées dans le français et qui ne sont pas facilement compréhensibles par un auditoire anglais. Par exemple, un député un jour a parlé de « black hole », traduction littérale de « trou noir », une expression française relative au travail saisonnier et qui évoque la période annuelle entre la fin de l'admissibilité à l'assurance-chômage et le début de la saison de travail suivante. La mention d'un « trou noir » peut évoquer des images de l'espace infini pour les anglophones, mais est rarement associée dans leur esprit à ce qu'ils appelleraient « le gap ».

Emportés par un élan expressif, les députés peuvent se retrouver en eaux troubles et venir très près de tenir des propos indignes d'un parlementaire. Le traducteur doit alors savoir que des députés peuvent être expulsés de l'Assemblée s'ils laissent échapper certains mots ou expressions. Ainsi, si un député malin de l'Assemblée a utilisé le mot « untruth » pour éviter d'accuser un autre député d'en prendre à son aise avec la vérité ou à l'accuser de menteur — terme absolument interdit en milieu parlementaire —, le traducteur doit trouver un euphémisme équivalent dans la langue d'arrivée pour ne pas employer une expression contraire aux règles de l'Assemblée. Certes, les députés peuvent s'en tirer en faisant preuve de l'habileté de Churchill, qui a une fois

predominantly Anglophone environment such as Fredericton, where the Legislative Assembly is situated, surrounded by a majority of English-speaking colleagues, the stronger the influence of English becomes. This not only leads Francophones to sometimes prefer using English in the House, but also has a “contaminating” influence on their French. Consequently, when translating into English, translators are sometimes confronted with words or expressions in French which may seem strange at first glance, until they manage to think of the English terms or turns of phrase which in all likelihood inspired them. In debate, things happen fast, and members may be unable to come up on the spur of the moment with an idiomatic French equivalent for an expression such as “to deliver the goods” used figuratively (as in “the government has failed to deliver the goods on health care”) and end up translating it literally as “livrer la marchandise”, which would not make much sense in this context to a unilingual Francophone. Translators have to be constantly on the alert for Anglicisms, faux amis, and loan translations when working from French into English, not only due to the assimilating influence of English within the House, but also because members may slip into “Chiac”, a local French dialect which is a curious blend of French and English, common in part of New Brunswick and only understandable to those with a grasp of both languages.

The reverse is not so common, as Anglophone members are less likely than their Francophone counterparts to be comfortable in the other official language, for historic reasons, and their English is not subject to a similar cross-fertilization from French. However, when Francophone members switch to English, translators have to be on the look-out for expressions which have their roots in French but are not readily understandable to the English audience. For instance, one member once referred to “the black hole”, a literal translation of “le trou noir”, a French expression used in the context of seasonal work to refer to the annual period between the end of unemployment insurance eligibility and the beginning of the next season's work. Mention of a “black hole” may conjure up images of deep space to Anglophones, but will rarely be associated in their minds with what they would call “the gap”.

In the heat of the moment, members may skate on thin ice, coming oh-so-close to using unparliamentary expressions. The translator has to be aware at such times that members may be expelled from the House for using certain words or expressions. Thus, if a canny member has used the word “untruth” to avoid accusing another member of telling a “lie” or calling him a “liar” (a definite no-no in the parliamentary context), the translator must find a similar euphemism in the target language to avoid using an unparliamentary expression. Of course, members may help out by showing the ingenuity of a Churchill, who once avoided this problem by declaiming: “The opposite of the truth has never been stated so clearly as by my opponent”. *Beauchesne* provides a

contourné la difficulté en déclarant : « Le contraire de la vérité n'a jamais été énoncé avant autant de clarté que par mon adversaire. » Le code *Beauchesne* fournit une liste entière d'expressions colorées et insultantes jugées indignes de parlementaires en diverses occasions — « inspirés par du whisky tord-boyaux », « l'égout politique du comté de Carleton », « ignorant solennel ». Toutefois, il n'y a pas lieu de mémoriser la liste, car des termes jugés conformes aux règles parlementaires dans un contexte peuvent être blessants et susciter le désordre dans un autre, et être ainsi considérés comme non parlementaires. La règle d'or est qu'il faut respecter le décorum, et le traducteur doit donc être très au fait des subtilités des deux langues officielles.

S'agissant de la langue parlée, le principal traquenard est la confusion syntaxique, qui peut rendre la compréhension — donc la traduction — difficile. L'embrouillamini est parfois causé par les règles qui régissent les débats, comme du Règlement de l'Assemblée législative qui interdit aux députés de faire des déclarations au cours de la période des questions orales. Étant donné que la forme interrogative est obligatoire, les députés amorcent parfois leur propos par des préambules en forme de circonvolutions pour faire valoir leur point de vue sans faire de déclaration et se perdent souvent en fin d'énoncé dans un dédale syntaxique pour arriver à terminer leur propos à la forme interrogative. À d'autres moments, un orateur qui pense à voix haute peut se mettre à former des phrases qui dévient du sujet ou changent de cap au milieu de l'énoncé. L'essentiel dans ces cas est de rendre en traduction toute l'imprécision exprimée dans la langue de départ afin d'éviter de mettre des mots dans la bouche des députés. À ce propos, écoutez cet extrait :

Deuxièmement, la mesure n'augmentera pas les recettes de façon sournoise. La seule raison pour laquelle les recettes pourraient afficher une légère hausse est la suivante : la mesure réduira les abus parce qu'elle facilitera la vérification et permettra au personnel de mieux contrôler la situation. Elle pourrait augmenter les recettes en ce sens, mais seulement ainsi. Je pense que vous exagérez vraiment en qualifiant la mesure de façon sournoise d'essayer d'augmenter les recettes. La mesure n'a pas été prise pour de tels motifs, et l'argument n'a pas de poids. Vous l'invoquez vraiment pour en tirer un avantage politique à l'égard des projets de loi, ce qui n'est pas votre comportement habituel.

[Traduction officieuse.]

Les répliques sont parfois volontairement vagues, car les députés ne souhaitent pas se faire coïncider, sachant qu'ils peuvent avoir à répondre de leurs déclarations faites à l'Assemblée. Il peut être singulièrement difficile de conserver le flou du propos original dans la traduction de l'anglais au français, parce que le genre des mots français fait en sorte que l'antécédent doit être identifié au moins par le masculin ou le féminin là où en anglais les imprécis « it », « this » ou « that » suffisent.

whole list of colourful and insulting expressions deemed unparliamentary on various occasions (“inspired by forty-rod whiskey”, “the political sewer pipe from Carleton County”, “pompous ass”). However, it is not a case of memorizing a list, because terms considered parliamentary in one context may well be offensive and lead to disorder in another, and therefore be ruled unparliamentary. The cardinal rule is that decorum must prevail, and sensitivity to the nuances of both official languages is therefore essential to the translator.

An obvious pitfall when dealing with the spoken word is that of mangled syntax, which can make comprehension—and thus translation—quite a challenge. This is sometimes due to rules governing debate, such as the Standing Rule which forbids members from making statements during Oral Question period. Since the interrogative form is mandatory, questioners sometimes resort to convoluted preambles designed to make a point without making a statement, and they often end up using tortured syntax to ensure that the whole sentence ends up with a question mark. In other cases, the fact that a speaker is thinking aloud may lead to sentences which trail off or change tack in the middle. The key here is to retain in translation any imprecision in the source language, to avoid putting words into members' mouths. Listen to this extract, for example:

Number two, it will not increase revenues in any sneaky way. The only reason there might be slightly more revenues is that this will cut down on misuse because it makes it easier to check and the staff can keep better control of it. It might increase revenues in that sense, but that is the only way. I think you are really stretching an argument to talk about that as a sneaky way of trying to increase revenues. That was not the reason it was done, nor is that a significant point. You are really reaching for it in order to make political points on bills, and that is not characteristic of you.

Replies are sometimes deliberately vague, as members often do not wish to be pinned down, knowing they can be held accountable for statements made in the House. Retaining the vagueness of the original is particularly difficult when translating from English into French because the genders of French words mean that the antecedent has to be identified at least as masculine or feminine, whereas in English a vague “it”, “this” or “that” will suffice.

Tout compte fait, la traduction parlementaire est essentiellement l'art de transposer avec précision les propos tenus à l'Assemblée — ni plus, ni moins. Le traducteur doit rendre fidèlement chaque élément du texte de départ sans rien extrapoler ni prêter aux députés aucune intention qui ne soit explicitement énoncée. Les propos tenus à l'Assemblée sont généralement choisis avec attention car, dans cette enceinte, tout excès de langage est lourd de conséquences. Voilà où le langage se mesure à la réalité ou, pour emprunter une expression de notre premier ministre actuel, « voilà où l'éloquence se frotte à la réalité ».

Traduit par Paul Castonguay, trad. a.

L'interprétation expliquée par Louise Béland au lectorat du *Telegraph-Journal* de Saint John

Les interprètes sont sans doute les parents pauvres de notre Corporation. Ils sont par vocation d'indispensables spécialistes de l'arrière-scène. Mais, l'obligation d'offrir des services dans les deux langues officielles de la province imposée dernièrement aux municipalités du Nouveau-Brunswick en vertu de la nouvelle Loi sur les langues officielles du Nouveau-Brunswick a placé la profession d'interprète à l'avant-scène, du moins pour un certain temps. C'est le cas à Saint John, qui a résolu de se doter de services d'interprétation, et c'est notre collègue, Louise Béland, qui a obtenu ce marché. Dans son édition de Saint John, le Telegraph-Journal se faisait l'écho en janvier 2003, sous la plume de la journaliste Bobbi-Jean MacKinnon, de cette évolution dans une longue entrevue que M^{me} Béland accordait à la journaliste. Louise Béland possède une longue expérience de l'interprétation dans l'administration publique et, depuis 13 ans, travaille à son compte. Pleins feux sur l'interprétation. Nous vous présentons un condensé de cet article.

Appuyée par trois collègues, Louise Béland veille aux services d'interprétation des délibérations au conseil municipal de Saint John. Ainsi, tous les lundis soirs, un ou une interprète, bien installé dans sa cabine derrière les salles du conseil, assure la traduction simultanée. L'installation constitue un immense progrès en regard des années 1970, époque qui évoque chez Louise Béland le souvenir des cagibis de l'hôtel Bearverbrook ou des toilettes à Dalhousie, où l'on reléguait les interprètes.

Nous étions alors placés à l'endroit où nous encombrions le moins possible les participants, précise-t-elle, en indiquant que ses prédécesseurs devaient même transporter eux-mêmes leur matériel et le brancher et le débrancher à chaque séance de travail, ce qui était bien pire.

In essence, then, parliamentary translation is the art of reflecting precisely what was said in the House—nothing more, nothing less. Translators must render accurately every element of the source text, reading nothing into it and ascribing to members no intentions that are not explicitly stated. The choice of words in the House is generally very calculated because, in this forum, every utterance carries extra weight. It is here that words collide with reality or, to borrow a phrase used by our current Premier, “this is where the rhetoric hits the pavement”.

Louise Béland explains interpretation for the readers of the Saint John *Telegraph-Journal*

Interpreters are undoubtedly the Corporation's poor cousins. The very nature of their work means they spend their time working behind the scenes. But, with New Brunswick's new Official Languages Act requiring municipalities to offer services in both official languages, the profession has inched into the limelight, at least for a time. This is the case in Saint John, which decided to provide simultaneous interpretation services, and our colleague, Louise Béland, got the contract. Journalist Bobbie-Jean MacKinnon tackled the wordy but worthy topic of interpretation in a long interview with Louise Béland that appeared in the Telegraph-Journal's Saint John edition in January 2003. After working for many years as a government interpreter, Louise Béland struck out on her own 13 years ago. We are pleased to present a condensed version of the article.

Backed by three other interpreters, Louise Béland oversees the interpretation services provided at the Saint John's Common Council meetings. Every Monday night, an interpreter, ensconced in a booth at the back of the council chambers, simultaneously interprets the proceedings. It's a far cry from the 1970s when Louise remembers working out of a broom closet at the Lord Beaverbrook Hotel or washrooms in Dalhousie.

Back then they were put somewhere where they would not be in the way, but she says her predecessors had it worse, having to lug around their own sound equipment, hooking it up and unhooking it at every meeting.

Louise Béland explique également que l'interprétation est l'une des plus anciennes professions du monde puisqu'on en retrouve la mention dans les textes grecs et latins anciens et ajoute que, à la suite de la Deuxième Guerre mondiale, le recours à l'interprétation s'est amplifié.

Enthousiasmée par sa profession, elle dit ne pas connaître de métier qui puisse lui apprendre autant de choses nouvelles tous les jours.

D'ailleurs, dès le début de ses études de traduction à l'Université Laurentienne de Sudbury, en Ontario, elle a su qu'elle serait interprète. Puis elle prend le temps de bien faire la distinction, pour la journaliste, entre la traduction et l'interprétation, comme il est souvent nécessaire de le faire.

Pour elle, l'interprétation a une dimension de sociabilité plus grande que la traduction. Les interprètes travaillent en équipe, et le transfert d'une langue à l'autre est beaucoup plus rapide.

Un locuteur prononce en moyenne 100 mots à la minute et, durant une journée normale de travail, Louise Béland peut traduire jusqu'à 15 000 mots, parfois synthétisant le propos, parfois le paraphrasant.

C'est une activité exigeante mentalement, qui sollicite les deux sphères du cerveau, car l'interprète doit entendre, écouter, comprendre, traduire et parler. Voilà pourquoi les interprètes au travail forment des équipes de deux qui se relaient aux 30 minutes en fonction des pauses naturelles du discours.

Louise Béland compare sa profession au port de lentilles cornéennes. Il faut vraiment vouloir en porter pour accepter de se mettre le doigt dans l'oeil, car ce n'est vraiment pas un réflexe naturel. Il en va de même de l'interprétation.

Le Nouveau-Brunswick ne compte qu'une quinzaine d'interprètes à plein temps, la majorité d'entre eux étant établis à Fredericton, et deux seulement à Saint John. La fourchette de rémunération de la profession va de 40 000 \$ à 80 000 \$ selon les langues — le chinois et l'espagnol remportent la palme à cet égard — et l'expérience acquise.

En revanche, l'âge moyen des interprètes de la province avance; il est maintenant de 51 ans; les nouveaux titulaires de diplôme sont rares, et la refonte de la *Loi sur les langues officielles* devrait faire augmenter la demande. Voilà qui inquiète Louise Béland. Les interprètes en activité maintenant sont déjà sollicités par les réunions de conseils d'administration et des associations professionnelles ainsi que par les ministères fédéraux et provinciaux, sans compter les tribunaux.

Louise also explains that interpretation is one of the world's oldest professions. Ancient Greek and Latin texts mention interpreters frequently, and after the Second World War, there was an urgent need for interpretation.

Enthusiastic about her profession, she says she can't think of another job that could bring her such a variety of new things to learn in a day.

In fact, Louise knew as soon as she started the four-year translation program at Laurentian University in Sudbury, Ontario, she would be an interpreter. She takes pains in the interview to explain the difference between translation and interpretation, as so often is necessary.

In her opinion, interpretation is more sociable than translation. Interpreters work as part of a team, and the process is much quicker.

The average person speaks about 100 words per minute and, during a typical workday, Louise can translate up to 15 000 words, sometimes paraphrasing or synthesizing.

It's a mentally draining activity, requiring both sides of the brain in order to hear, listen, understand, translate and speak. That is why interpreters usually work in teams of two, alternating every 30 minutes when there is a natural pause in the flow of speech.

Louise likens her profession to wearing contact lenses, saying you've really got to want to wear them to stick your finger in your eye, because it just doesn't come naturally. Similarly, you really have to want to be an interpreter.

There are only about 15 full-time interpreters in New Brunswick, with the majority of them in Fredericton and only two in Saint John. Interpreters can make between \$40 000 and \$80 000, depending on the languages they speak—Chinese and Spanish are among the highest paid—and their level of experience.

However, Louise worries because their average age is now 51, there are very few recent graduates, and the need is bound to increase with the requirements of the new *Official Languages Act*. New Brunswick's practising interpreters are already in high demand by professional associations for annual and board of director meetings, as well as by provincial and federal governments and the courts.

Et Louise Béland s'en prend à l'idée reçue — selon laquelle tout bilingue peut faire de l'interprétation — en expliquant qu'il ne suffit pas d'avoir deux mains pour devenir pianiste de concert.

L'interprétation exige une excellente connaissance des deux langues afin de ne pas avoir à chercher ses mots lorsque le temps presse, une excellente mémoire immédiate, un souci du détail et une capacité de se plonger dans un sujet, quelle qu'en soit la complexité technique.

Ce n'est pas tout! Il faut aussi être un peu comédien et entrer dans la personnalité du locuteur en transmettant le message non seulement par les mots, mais aussi par le débit et le ton de la parole.

Le haut fait de sa carrière reste le sommet du G7 à Halifax en 2002. Il y avait quatre cabines d'interprètes en quatre langues : anglais, français, allemand et japonais. Elle précise qu'elle ne s'attendait pas à une situation habituelle de la part de ce groupe d'hommes, par ailleurs simples, quoique très puissants, qui semblaient avoir vraiment à cœur le sort du monde.

Enfin, Louise Béland dit avoir hâte de collaborer avec le conseil municipal de Saint John. Elle a le sentiment d'être utile si elle peut aider quelqu'un à comprendre la teneur des débats, même s'il s'agit d'une seule personne, comme ce fut le cas à la première séance avec services d'interprétation. Elle estime par contre que plus de francophones de la région de Saint John — ils sont environ 12 000 — s'en prévaudront quand ils verront que le service est offert et qu'il est de qualité.

Condensé par Paul Castonguay, trad. a.

Louise also takes exception to the idea that anyone who is bilingual can be an interpreter, pointing out that having two hands does not automatically make a person a concert pianist.

Interpretation demands mastery of both languages to avoid having to search for words when time is of the essence, an excellent short-term memory, attention to detail and the ability to immerse yourself in a subject, no matter how technical.

And there's more. You have to be a bit of an actor and become the person who is speaking, conveying the message not only through words, but also through flow and tone.

The highlight of her career was the G7 summit in Halifax in 2002. There were four interpretation booths—English, French, German and Japanese. She had not expected the very powerful G7 leaders to be such a regular bunch of guys who seemed genuinely concerned about the state of the world.

Louise is looking forward to her work with the Saint John Common Council too. It makes her feel useful if she can help someone understand what is going on, even if it is only one person, as was the case at the first meeting with simultaneous interpretation. But she believes that more members of the city's Francophone community—estimated at about 12 000—will use the service in time, once they know it exists and is reliable.

Translated by Ingrid Tollefsen, Cert. Trans.

Avis

S.O.S. À l'aide! Mayday!

Paul Castonguay vient de nous quitter pour d'autres pâturages. Au nom de la CTINB, je lui souhaite bonne chance et je tiens à le remercier pour le beau travail qu'il a abattu pour la Corporation. Paul assurait la coordination du *Bulletin* et son départ laisse un vide béant au sein de notre équipe déjà réduite. Je demande à nos membres qui songent à faire un peu de bénévolat pour la Corporation de bien vouloir communiquer avec la CTINB pour faire part de leur disponibilité. Il y a deux postes à combler au Conseil et il faut assurer la publication du *Bulletin*. La Corporation a besoin de la collaboration de ses membres pour fonctionner comme il se doit. Si vous songez à venir en aide à votre Corporation, c'est le temps de le faire. Les quelques bénévoles qui tiennent le fort en ont plein les bras!

Notice

S.O.S. Help! Mayday!

Paul Castonguay has just left us for other climes. On behalf of the CTINB, I wish him all the best and would like to thank him for the fine job he did for the Corporation. Paul was the *Newsletter* coordinator, and his departure leaves a huge gap in our team, which was already skeletal. I urge all members who are thinking of doing a bit of volunteering to please contact the CTINB to offer their time. There are two Board positions to be filled, and publication of the *Newsletter* must be taken care of. The Corporation needs its members' cooperation in order to run smoothly. If you are thinking of helping your Corporation, now is the time to do so. The few volunteers who are holding the fort have their hands full!

Nouveauté

Évitez de dire..., dites plutôt

Encore un ouvrage correctif, me direz-vous. C'est bien ça, mais celui-là a le mérite de ne pas laisser dépasser la fêrule du maître. L'auteur «... croit dans la volonté des hommes (et des femmes!) de se corriger et dans leur désir de progresser. » Son livre présente, en 190 pages, sans compter l'index qui fait une vingtaine de pages, des problèmes et des solutions, des explications et des exemples à partir de formes fautives souvent entendues à la télé et à la radio ou encore lues dans les revues et les journaux. Structuré autour de trois thèmes - mots et sens, faux amis expliqués - , mots et usages, ou les fautes et les contre-emplois, et mots et dérives, ou les barbarismes, pléonasmes, etc. -, le livre se lit facilement, comme un roman. Un petit extrait, peut-être? Le terme **inclination**, à la page 93. «*Évitez de dire : l'inclination* de la tour de Pise.... *dites plutôt : l'inclinaison* de la tour de Pise. Attention! **Inclinaison** = état de ce qui est incliné, oblique (comme le toit d'une maison). **Inclination** = mouvement du haut du corps pour exprimer respect ou acquiescement; penchant pour un être, une chose, une idée (« Une inclination à prier sous l'effet de l'inclinaison du navire... »). Je vous le concède, ce n'est pas du Harry Potter, mais pour 16,95 \$, c'est très bon.

Évitez de dire..., dites plutôt..., par Bernard Laygues, dans la collection Les dicos d'or, publié en décembre 2002, chez Albin Michel

Annonce

Le Conseil de la CTINB annonce qu'un cours de préparation à l'examen d'agrément sera donné à compter de septembre 2003. Le cours comporte cinq (5) rencontres, à raison d'une (1) par mois. Les participants recevront à l'avance chaque mois un texte à préparer et se rencontreront un samedi pour une séance de mise en commun et de correction. Pour s'inscrire, communiquer avec Alain Otis à cette adresse : otisa@umoncton.ca.

L'heure et la date des rencontres seront établies avec les participant(e)s.

Announcement

The CTINB Board announces that a preparation course for the certification exam is being offered starting in September 2003. The course consists of five (5) monthly meetings. Participants will receive a text to prepare in advance every month and will meet one Saturday a month for a session of sharing and correction. To register, contact Alain Otis at : otisa@umoncton.ca.

The time and date of the meetings will be decided with the participants.

Prochain numéro du *Bulletin*

Le prochain numéro paraîtra au cours de l'été; le Conseil se charge de la coordination en attendant de trouver un ou des bénévoles pour en assurer la production. Nous invitons les personnes intéressées à communiquer avec le président, Alain Otis, en composant le (506) 851-6058 (bur.) ou le (506) 383-4139 (dom.), ou encore en lui écrivant à son adresse électronique: otis@nbnet.nb.ca.

Collaborateurs : Sybil Whitman, Marion Macfarlane, Jeannette Landry, Alain Otis, Denis Caron, Ingrid Tollefsen et Paul Castonguay, responsable du *Bulletin*, ont collaboré à ce numéro. Toutes nos excuses au collègue Hugo Larsson, dont le nom a été omis dans le dernier numéro et qui avait traduit en français le texte du rapport de la présidente, de Sybil Whitman.

Next issue of the *Newsletter*

The next issue will be published during the summer; the Board will take care of coordinating its production until one or several volunteers are found to do so. We invite interested members to contact the President, Alain Otis; you can phone him at (506) 851-2565 (work) or (506) 383-4139 (home), or e-mail him at the following address: otis@nbnet.nb.ca.

Contributors: Sybil Whitman, Marion Macfarlane, Jeannette Landry, Alain Otis, Denis Caron, Ingrid Tollefsen and Paul Castonguay, the *Newsletter* editor, all contributed to this issue. Our humble apologies to our colleague Hugo Larsson, whose name was omitted in the last issue and who translated into French the President's Report by Sybil Whitman.

